DIGNITÉ - LIBERTÉ

CONCOURS D'ÉLOQUENCE 2026

Aimer l'Europe ne se fera qu'en partageant et faisant vivre ses valeurs (cf. les 6 valeurs individuelles et universelles de la Charte des droits fondamentaux de l'Union européenne : dignité, liberté, égalité, solidarité, citoyenneté et justice).

L'art sous toutes ces formes est le moyen privilégié de la relation citoyenne, l'art est au cœur de nos vies.

C'est la raison pour laquelle nous publions cinq textes produits par cinq étudiants de l'École nationale des Arts et Métiers de Cluny dans le cadre de leur concours annuel d'éloquence et offerts au public au théâtre de Cluny le 24 mars 2026.

Voilà une bonne respiration sur nos chemins de dialogue, « hors de toutes facilités ». « L'art ne nous aide pas à vivre, il nous l'apprend ».

Vive la prose et la poésie qui nous élèvent et laissent une trace dans nos vies.

■ Philippe Mayaud (M2E) - Crédits photo : Orphée Barrau





Xavier Rochigneux

Bonsoir Mesdames, bonsoir Messieurs,
Sal's à tous,

Si je suis en bas de l'amphithéâtre ce soir c'est pour vous parler d'un sujet qui nous touche tous ici de près, ou de loin : l'art. Je voudrais commencer par poser une question simple mais essentielle : qu'est-ce que l'art ?

Comme on me dit souvent que mes anciens sont de bon conseil, j'ai posé la question à ma grand-mère et elle m'a répondu : « C'est quoi encore ces questions à la con, auxquelles personne n'a de réponse ». J'ai ensuite posé la question à un enfant qui lui m'a répondu : « l'art c'est ce qui est beau ». Comme quoi ce concept est si vaste que plus on s'y intéresse et plus on en sait, moins on en sait. Ce n'est pas parce que ma grand-mère a étudié les lettres et le théâtre que pour autant elle sait les définir.

Mais alors est ce que l'art est uniquement ce qui est beau ? Est-ce purement de l'esthétique ? Une réponse facile serait de dire que non. Quand on pleure en regardant un film parce qu'il est « beau » est-ce parce qu'il est seulement beau ou parce qu'il nous émeut, nous serre le cœur et nous noue les intestins ? Quand nous nous persuadons qu'un film est beau c'est qu'il nous fait ressentir des émotions.
Personne de sensé ne peut se montrer insensible lors du visionnage de « À l'Ouest, rien de nouveau » ou de « Manchester by the sea ».
Quand Baudelaire écrit dans Spleen 4 :
« Quand le ciel, bas et lourd pèse comme un couvercle
Sur l'esprit gémissant en proie aux longs ennuis,
Et que l'horizon embrassant tout le cercle
Il nous verse un jour noir plus triste que les nuits. »
Il ne cherche pas à nous faire admirer son style ni sa dextérité poétique toute particulière mais il nous invite à plonger avec lui dans toute la profondeur de son mal-être, de son dégoût pour la vie, enfin bref, de son Spleen.

Nous ne pouvons cependant pas ignorer l'art qui se veut comme étant purement esthétique. « L'art pour l'art » comme disait Théophile Gautier, c'est s'intéresser au contenant plutôt qu'au contenu, à des rimes croisées plutôt qu'à ce que ses paroles ont défendu.

Le Parnasse, c'est pénétrer une paroisse en s'attardant sur les couleurs des vitraux plutôt que sur les épisodes qu'ils dessinent, c'est écrire un roman sur cette masse en mouvement bercée tantôt par le vent, tantôt par la Lune, souvent bleue et parfois brune, dangereuse et habitée par de viles créatures et ce à l'aide d'incalculables fioritures plutôt que de l'appeler simplement « la mer ». Si cela permet une démonstration des plus techniques, ●●●

dossier

une agilité syntaxique et des tournures de phrases bien trouvées, on détourne souvent notre attention, oubliant le message délivré.
Depuis le début de mon intervention, je ne me suis attardé que sur des formes d'arts assez classiques et presque trop. Ce que je veux dire par là, c'est que notre vision de l'art est souvent trop restreinte. On s'arrête à ceux qui pour moi ont été les premiers : ceux auxquels on pense en premier naturellement comme la peinture, la sculpture ou encore l'écriture. On en oublie le cinéma, la gastronomie, ou encore l'éloquence et les sciences. Le concept est si large qu'il englobe également l'art de la guerre, l'art de la séduction ou encore l'art du débat et la rhétorique enfin bref, ceux que je baptiserais les arts seconds.

Quand je dis à ma copine que ce n'est ni la première, ni la dernière de mes rencontres mais sans doute la plus belle, quand je négocie durement avec un professeur pour qu'il m'épargne quelques points sur ma copie bien vide, n'est-ce pas là aussi l'art de manier les mots, de débattre et de séduire. Même si je ne prétends pas être un grand artiste dans ce domaine et si je ne l'ai jamais vraiment travaillé, j'espère vous faire la démonstration maintenant, et non sans peine, que chacun peut essayer de bien parler.

Les arts premiers ne touchent qu'une partie d'entre nous, peu l'exercent et peu se revendiquent comme étant de véritables artistes. Il y a bien plus de jardiniers que de Picasso et de Monet que de cuistots. Les arts seconds quant à eux, sont beaucoup plus accessibles. Chacun a déjà été fier d'un plat qu'il a cuisiné tant il a pris du plaisir en le partageant et en le dégustant alors que peu, je pense, ont déjà été fiers d'un de leurs dessins ou d'une de leurs peintures. Les arts seconds sont bien moins élitistes et s'exercent quotidiennement quand on converse avec un ami ou qu'on écoute une musique en marchant.

Si les seconds ne sont jamais les premiers, ils sont les premiers à nous seconder. Un chef étoilé n'aura jamais le prestige d'un grand peintre mais je mange plus souvent que je ne peins. Comme vous l'aurez compris, je suis un grand gourmand mais arrêtons les remarques réchauffées et les idées resservies.

Si l'art est matériel et plastique, s'il est le beau et le répugnant ou l'imaginaire immortalisé par une peinture ou une sculpture, s'il est également la parole, la compréhension du monde et les réflexions scientifiques, la séduction parfois et la gastronomie toujours, il est légitime de se demander si l'art a réellement une limite.

En allant au musée rarement, au cinéma souvent ou au parc quotidiennement, l'art est partie intégrante de notre vie. Qu'on le veuille ou non, nous sommes tous en quelque sorte des artistes, à notre manière et dans notre domaine mais nous sommes également assujettis à toutes les formes d'arts à chaque fois que l'on pose notre regard sur quelque objet ou que l'on échange avec quelqu'un, même un ivrogne, même un Gadz'Art. Vivre la vie c'est vivre l'art.

Comme toute forme d'art, il faut se dire que la vie est bien faite. Et si les souffrances passées ont posé un voile qui assombrit notre perception, si nos échecs présents nous brouillent nos pensées, nous pouvons encore être sensibles à l'art. Comme il se dit dans le chant de l'Espérance : « Même le plus noir nuage a toujours sa frange d'or ». Et si la frange d'or était une sensibilité particulière, une éruption d'émotions et de sentiments, et si l'art ne pouvait pas engendrer tout cela.

Ne sommes-nous pas réconfortés dans les moments difficiles par une musique ou par un film, qui, comme un parent ou un ami nous glissent à l'oreille « oui je sais, je comprends ». Soyons des spectateurs et des artistes chaque jour un peu plus, prenons conscience du monde qui nous entoure et de notre pouvoir de création sur celui-ci. L'art, semble-t-il est une part de nous-mêmes, c'est notre sensibilité et notre capacité à créer, à toucher les autres et à laisser une marque de notre passage sur terre, bref, l'art c'est se laisser toucher par le monde. ■



Paul Ambroise De Sury

Mesdames, Messieurs,

Pourquoi l'art existe-t-il ?
Pourquoi, depuis que l'homme est homme,
il peint…
il sculpte…
il écrit…
il compose…
Pourquoi, alors même que tout s'y oppose,
il ressent ce besoin étrange
de laisser une trace…
comme si vivre ne suffisait pas,
comme s'il fallait encore dire :
« je fus là. »
(Pause)

Peut-être parce que l'art nous permet de nous élever.
S'élever au-dessus du quotidien,
au-dessus de l'utile,
au-dessus de ce qui se répète
et nous retient au même présent.
Car l'art ne sert à rien…
et c'est précisément pour cela
qu'il sert à tout.
Il donne du sens
On ne mange pas un tableau,
on ne s'abrite pas dans un poème,
on ne résout pas une équation
avec une simple voix humaine.
Et pourtant…
il nous nourrit autrement,
il nous construit lentement,
il nous transforme silencieusement.
(Pause)

Quand van Gogh avec sa *Nuit étoilée* ouvre un ciel tourmenté,
ce n'est pas seulement la nuit qui apparaît,
c'est l'infini qui vient murmurer
que même l'obscurité peut vibrer.
Quand la *Symphony No. 9* s'élève
et nous relie,
ce n'est pas seulement un son
qui nous unit,
c'est une voix qui nous dit
que l'harmonie aussi… fait partie
de la vie.
(Pause)

Friedrich Nietzsche écrivait :
« *Sans la musique, la vie serait une erreur.* »
Peut-être voulait-il dire
que l'existence seule ne suffit pas à vivre,
et qu'il faut parfois la réécrire pour la suivre.
(Un temps)

Mais si l'art nous élève…
c'est peut-être aussi parce qu'il nous survit.
Nous passons.
L'Art reste
(Pause plus lente)

Depuis des millénaires,
des mains s'impriment sur la pierre,
comme dans Lascaux Cave Paintings,
pour dire au futur :
« *Regarde…*
je n'étais pas qu'un murmure. »
(Un silence)

Nous sommes de passage,
fragiles visages,
courts mirages
dans l'immensité de l'âge.
(Pause)

Quand Victor Hugo écrit,
quand Albert Camus décrit
l'absurde qui nous habite,
leurs mots traversent le temps,
et nous visitent doucement.
Ils parlent à des vivants
qu'ils ne rencontreront jamais vraiment.
(Un temps)

Créer, c'est parler à l'inconnu.
C'est confier son émotion à l'imprévu.
C'est croire que dans le silence futur,
quelqu'un entendra ce murmure.
(Pause plus marquée)

Créer…
c'est refuser de disparaître entièrement.
C'est inscrire son battement
dans un instant plus grand que l'instant.
C'est dire sans détour :
« J'ai douté.
J'ai aimé.
J'ai cherché… »
(Un temps)

Mais l'art ne se contente pas d'élever.
Il ne se contente pas de conserver.
Il ose interroger.
Il vient déranger
ce que l'on croyait figé.
(Pause)

Quand *Le Radeau de la Méduse* surgit devant nous…
ce n'est pas seulement un naufrage que l'on contemple.
C'est l'humanité…
dans ce qu'elle a de plus fragile.
Des corps épuisés,
des regards perdus,
et pourtant…
un bras qui se lève encore.
(Pause)

L'art ne détourne pas les yeux.
Il éclaire ce que l'on préférerait parfois ignorer :
nos erreurs,
nos dérives,
nos naufrages collectifs.
Car derrière ce radeau…
ce n'est pas seulement la mer qui gronde,
c'est une question qui monte :
que reste-t-il de l'homme
quand tout vacille ?
(Un silence)

L'art ne juge pas.
Mais il expose.
Il met face à face
nos espoirs et nos renoncements,
nos grandeurs…
et nos abandons.
(Pause)

Et dans cette tension,
quelque chose s'éveille :
une inquiétude,
une lucidité,
une responsabilité.
Car regarder…
c'est déjà ne plus pouvoir prétendre ne pas savoir.
(Un temps)

L'art ne nous donne pas de réponse.
Il nous oblige à habiter la question.
À accepter que certaines vérités
ne soient jamais confortables.
Et peut-être est-ce là son rôle le plus profond :
nous empêcher d'oublier
que comprendre le monde…
c'est aussi accepter d'être troublé par lui.
(Pause finale)

Mesdames, Messieurs,
nous savons tous
que nous allons disparaître.
Nos voix se tairont,
nos gestes s'effaceront,
nos noms peut-être s'éteindront.
Le temps emporte tout.
Nos certitudes,
nos victoires,
nos mémoires.
(Pause lente)

Mais face à lui,
il nous reste une réponse.
Fragile.
Invisible.
Mais indestructible.
(Un temps)

Créer.
Créer, malgré le doute.
Créer, malgré la chute.
Créer, malgré le temps qui efface et qui lutte.
Car si tout doit disparaître…
alors autant choisir
ce que nous laisserons partir.
(Pause)

Nous ne maîtrisons pas la durée de notre passage.
Mais nous pouvons choisir
la trace de notre voyage.
Un mot,
une note,
une couleur,
quelque chose qui dira :
« *j'ai vécu…*
et je ne me suis pas contenté d'exister. »
(Un silence)

Et lorsque le temps viendra tout reprendre,
il restera peut-être cela :
non pas ce que nous possédions,
mais ce que nous avons osé créer.
(Un dernier regard)

Car face au silence immense,
face au temps qui avance,
il nous reste encore une élégance :
celle de transformer notre existence…
en présence.
(Pause)

Nous ne choisirons pas ce que le temps emporte.
Mais nous pouvons choisir…
ce que, malgré lui,
nous laisserons debout.
(Un très léger temps)

Notre trace.
Notre voix.
Notre art.
(Un silence final)

Notre panache.
Je vous remercie. ■

Antonin Skowron



Mesdames, Messieurs,

Je ne vais pas commencer par une citation.
J'en suis incapable, 2 au bac de francais, vous comprenez ?
Ni par une définition. La rousse que j'ai côtoyée en cours de français m'en a dégoûté évidemment je parle pas de dictionnaire mais de ma professeure de français en 4e.
Par contre, Je vais commencer par vous.
Oui, vous.

Qui, ici, a déjà vu *City lights* de Charlie Chaplin en master class. N'en déplaise aux plus ignares et pour eux, j'adapterais ma question : qui a déjà écouté une musique ?
Et, qui a dû détourner le regard pour que personne ne voie ses yeux briller ?
Qui a déjà fait semblant d'avoir « quelque chose dans l'œil » ?
Ne mentez pas.
On l'a tous fait.
C'était peut-être en écoutant *Formidable* de Stromae où la détresse vous procure ce frisson à la note inconnue ?
Peut-être devant une scène de la *Ligne verte* de Frank Darabon, où une injustice vous broie le cœur ?

Alors dites-moi…
Cette émotion qui serre la gorge,
qui tremble dans la poitrine,
qui pique derrière les paupières…
Était-elle déjà en vous ?
Ou l'art vient-il de la créer ?

Imaginez un enfant.
Il ne sait pas encore nommer la nostalgie.
Il ne connaît pas le mot « mélancolie ».
Il ignore ce qu'est la perte.
Puis un jour, il regarde le *Roi Lion*.
Devinez quoi, il pleure.
Qui lui a appris à pleurer ?
Le film ?
Ou la vie, silencieusement, avait-elle déjà déposé en lui la capacité de perdre ?

L'art, Mesdames et Messieurs,
n'invente peut-être rien.
Il révèle.

Mais révéler…
c'est déjà bouleverser.

Soyons lucides.
Un compositeur sait exactement quand faire entrer les violons.
Un réalisateur sait précisément quand ralentir l'image.
Un écrivain choisit chaque mot comme on place une pièce d'échec.
L'art connaît nos failles.
Il sait que trois notes mineures peuvent faire naître un frisson.
Il sait qu'un silence peut faire plus mal qu'un cri.
Alors oui…
l'art fabrique des émotions.
Il construit des architectures invisibles dans lesquelles notre cœur se laisse piéger.

Mais pourquoi cela fonctionne-t-il ?
Parce que nous sommes déjà prêts à ressentir.
Je vais vous demander une dernière chose.
Repensez à un souvenir douloureux.
Pas le plus violent.
Juste celui qui revient parfois, le soir.
Vous l'avez ?

Maintenant imaginez qu'un poète mette des mots dessus.
Qu'un musicien pose une mélodie dessus.
Qu'un peintre lui donne des couleurs.
Est-ce qu'ils ont créé votre douleur ?
Non.
Ils l'ont rendue partageable.
Et c'est là que réside la puissance de l'art.
Il transforme l'isolement en communion.
Quand Victor Hugo écrit *Les Misérables*, il ne fabrique pas l'injustice.
Il nous oblige à la ressentir ensemble.
Quand Adèle chante une rupture, elle ne crée pas votre histoire.
Elle lui donne un écho.
Et soudain, vous n'êtes plus seul.

Alors peut-être que la vraie question n'est pas :
« L'art touche-t-il nos émotions ou les fabrique-t-il ? »
Peut-être que la vraie question est :
Pourquoi avons-nous besoin qu'il le fasse ?
Parce que nous vivons vite.
Parce que nous cachons beaucoup.
Parce que nous retenons trop souvent nos larmes.
L'art nous donne la permission.
Permission de trembler.
Permission d'aimer trop fort.
Permission d'être vulnérables sans honte.
Il ne crée pas notre humanité.
Il l'autorise.

Mesdames, Messieurs,
Si l'art fabrique des émotions,
c'est avec la matière première de nos cœurs.
S'il les touche,
c'est parce qu'elles étaient déjà là,
endormies,
silencieuses,
attendant qu'une voix, une image, une note viennent les réveiller.
L'art n'est ni un mensonge, ni une manipulation.
C'est un miroir.

Et parfois,
ce que nous voyons dans ce miroir
nous émeut…
parce que c'est nous.
Et si nous pleurons devant une œuvre,
ce n'est peut-être pas parce qu'elle est puissante.
C'est peut-être que quelque part au fond de nous elle nous ressemble. ■

Siméon Cejka

Le premier contact avec l'art se fait souvent au collège, ou au lycée. En cours d'art plastique ou de musique, de francais et de philosophie, on nous présente des hommes et des femmes qui, à travers leurs œuvres, ont bercé des générations. À ce moment-là j'entendis parler de Baudelaire et de ses fleurs, de Stendhal et de ses couleurs, du duc de Nemours et de sa princesse, de Rodin et de son penseur.

Très vite, on se prend au jeu et on découvre en permanence de nouvelles œuvres intrigantes. Vu, senti, écouté, l'art intervient de partout dans nos vies. Et c'est *important*, car il est nécessaire.

Il ne sert peut-être pas à manger ni à s'hydrater. Je conviens que le papier n'est pas comestible.

Il n'aide pas à survivre dans son sens primaire mais il nous apprend à vivre.

L'art apporte donc cette chose unique, une *différence*, une *particularité*. Ce petit couac qui, à chaque toile, ouvre la porte vers une nouvelle réflexion.

Malheureusement, aujourd'hui, à l'ère de L'IA « *créative* » et omniprésente, un roman, une poésie, un dessin, une musique et même un discours peuvent être créés à partir d'une simple requête. La facilité d'accès leur fait perdre leur valeur. De nos devoirs scolaires aux images mensongères, tout, en 2026, semble être généré sans que nous ne sachions ni pourquoi, ni comment, ni n'en *comprenions* les rouages.

Et quel en est l'intérêt? Que cela nous apporte t-il?

C'est pourquoi aujourd'hui, l'art ne devient que *plus* important. Il demande une réflexion profonde quand tout nous invite à la facilité, il demande du temps quand tout va vite, trop vite… On assiste malheureusement à un arrêt de la réflexion. Toute action qui peut être facilitée par l'utilisation d'une IA l'est faite *sans même* y penser ! On délègue les tâches, on n'apprend plus. Lentement on semble se diriger vers un monde sans remise en question, sans création, et finalement, *sans* art.



RESPIRE
L'ART NE NOUS *AIDE* PAS À VIVRE, IL NOUS FAIT VIVRE.

Et je vous pose la question : quand pour la dernière fois êtes-vous allés voir un film ? Quand avez-vous lu un roman en entier ?

Quand pour la dernière fois avez-vous fait une présentation sans ChatGPT pour vous épauler ?

Et pourtant, *malgré* toutes ces facilités à notre portée, je vous invite à prendre ce temps de réflexion, il est bon. Se poser devant une œuvre ou un mur blanc, trier ses idées, construire ses opinions. Cela nous est bénéfique.

Car à ce moment nous pensons, car nous réfléchissons, par nous mêmes on se développe et on se construit.

L'art ne nous aide pas à vivre, il nous l'apprend. ■

dossier

Axel Mannu



« DÉSINTÉRESSÉ, LE POÈTE NAVIGUE SUR CET AUTRE SILLAGE : CELUI DE LA JUSTE HUMANITÉ. IL SUBLIME CETTE CHUTE, DONT IL EST SPECTATEUR, ET TRANSFORME LE DÉSESPOIR, ACCEPTANT SA FATALITÉ SANS SE LAISSER CHOIR. D'AUTRES FONT VOILE AVEC LUI, TOUS ARBORANT LE PAVILLON DE L'ART.

L'homme en quête de savoir

Au prélude du monde gisent les fragments d'une ardente convoitise, emprunte de vice et de prétention. Et ainsi, l'homme, arraché à son jardin d'Eden, encore davantage altéré de connaissances, s'abandonne aux sciences pour parvenir, par tout moyen, à atteindre la vérité.
Avec les arts et la technique il se bâtit un monde illusoire où l'utile est le mot d'ordre. Il cherche, en vain, à concevoir le plus subtil modèle pour reproduire le pourpris de son monde, et par cela il s'adonne aux mirages du vrai.
Mais qu'importe le progrès, il se heurte aux mêmes finalités, celles qu'il croit pouvoir surmonter à défaut d'oublier ; la mort aura toujours raison de lui, et son vermeil toujours s'abîmera dans les flots du Styx.

L'accès à la vérité est impossible

De cette sente infinie, par-delà les charmilles de pensées, l'homme peut entrevoir l'ample rideau de son propre théâtre. Dès lors lui vient à l'esprit l'accord le plus juste, des plus vils châtiments, aux illustres instants. Ôtant son masque, face à l'abîme, il entendra chuter la roche consumée de Sisyphe ; il songera au rêve d'un homme ridicule, acteur de sa propre tragédie ; il sentira l'effroyable éther qui l'arrache à la vérité ; il verra enfin le monde tel qu'il est.
Submergé par l'absurde, insensé, il ne transparaîtra désormais plus rien, la flamme qu'il portait en lui depuis toujours n'arde plus même ses souvenirs.

Création d'un sens et retour à l'utile

À cet instant précis, au comble de sa conscience, par quelque hasard que l'univers lui prodigue, se retrouvant là, à nouveau encore, tenant au creux de sa frêle paume le fruit défendu, deux laies funestes s'ouvrent à lui.
La première, perçant la brume, le guidant à nouveau vers la scène et son parquet craquelant, le ramenant à l'illusoire et au mensonge, lui conférant un sens auquel s'accrocher et lui ancrant au plus profond de son âme l'insidieuse définition de l'utile.
En somme, lui faire oublier qu'il n'est qu'un homme, et le jeter aux déboires de son abject monde.

Chercher à tout prix la vérité

La deuxième, sillonnant les profondeurs démentielles, et défiant l'homme à chaque pas.
Qu'il s'aventure donc, par-delà l'inconnu, cachant sa nature, ignorant ses limites.
Qu'il s'attribue donc une quelconque once de légitimité pour sombrer au plus profond de sa recherche.
Qu'il défie Dieu et abandonne son humanité. Là, peut-être alors, la vérité se montrera à lui. Aux confins de l'entendement humain, seule la folie et la mort règnent silencieuses.
Dans sa chute, résonne encore la plainte d'un Icare. « *En vain…* », souffle Baudelaire.

« En vain j'ai voulu de l'espace
Trouver la fin et le milieu ;
Sous je ne sais quel œil de feu
Je sens mon aile qui se casse ;
Et brûlé par l'amour du beau,
Je n'aurai pas l'honneur sublime
De donner mon nom à l'abîme
Qui me servira de tombeau. »

Retour au réel

Aux premières loges du déclin de Faust, que fait ici un poète ? N'est-il pas, lui aussi, sujet à ce malin choix ?
Boire l'eau du Léthé pour s'affranchir de la finitude n'est que lâcheté, et s'abandonner au néant n'est que rejet de sa propre nature. Au contraire, seule la lucidité permet à l'homme de penser la vie, et de connaître son entière et juste valeur.
Désintéressé, le poète navigue sur cet autre sillage : celui de la juste humanité.
Il sublime cette chute, dont il est spectateur, et transforme le désespoir, acceptant sa fatalité sans se laisser choir.
D'autres font voile avec lui, tous arborant le pavillon de l'art.

L'art, fin de l'homme

Est-ce là le salut de l'homme ?
Sur ce navire, traversant les flots déchaînés des représentations, l'embrun d'une ballade tumultueuse agite l'onde et remue l'écume, les traits d'un croquis évasif érige en pleine tempête la tour de Sestos. Et accostant, tant bien que mal son rivage, le verbe d'Ovide, vents de tragédie, dépose sur le littoral obscur le corps inanimé de Léandre.
Quelle cause aurait pu lier un poète du début de notre ère, à Turner et à Liszt, artistes du 19e siècle sinon la volonté de transmettre des émotions si puissantes que rien d'autre que les arts ne sauraient parvenir à retranscrire.
Plus loin sur l'eau, désormais calme, paisible, de grands cyprès découpent l'horizon, un nocher de noir vêtu s'approche du téménos, sibyllin Charon. Et du poème symphonique, l'homme confronte la mort. Sur les stèles parsemées, des glyphes antiques résonnent encore au plus profond de l'homme qui les déchiffre.
Qu'importent ses formes, qu'importe sa toile, par-delà la mort, au gré du désespoir, aux portes de la tragédie, en proie aux fulgurantes passions ; au service du beau, les arts résideront toujours au cœur de l'homme, car à défaut de lui donner quelque factice sens, ils en subliment cette même absence.
L'art est donc l'élévation, et la profondeur de sa réalité, lui permettant d'accepter pleinement sa condition d'homme et de réaliser la plus haute version de lui-même.
Et, de par sa fonction autotélique, il est parfaitement inutile, absolument nécessaire.
Mes derniers mots pour ce soir seront ceux de Nietzsche :

« *Nous avons l'art pour ne pas périr de la vérité.* » ■



Le jury était composé de Madame Salwa Philibert, sous préfète de Saône-et-Loire, de Monsieur Radjesvarane Alexandre, directeur du campus des Arts et Métiers de Cluny, de Madame Agnès Bourg, professeure en sciences sociales à l'ENSAM de Cluny, de Monsieur Jacques-Olivier Ensfendler, comédien, ainsi que de Monsieur Jean-Pierre Chopard, représentant de la Ligue des Droits de l'Homme.

Un grand merci à Orphée Barrau, photographe, qui met gracieusement ses photos à disposition.